

Paolo Cherchi Usai
L'oubli de Louise Brooks

Carlo Mandolini

Number 203, July–August 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

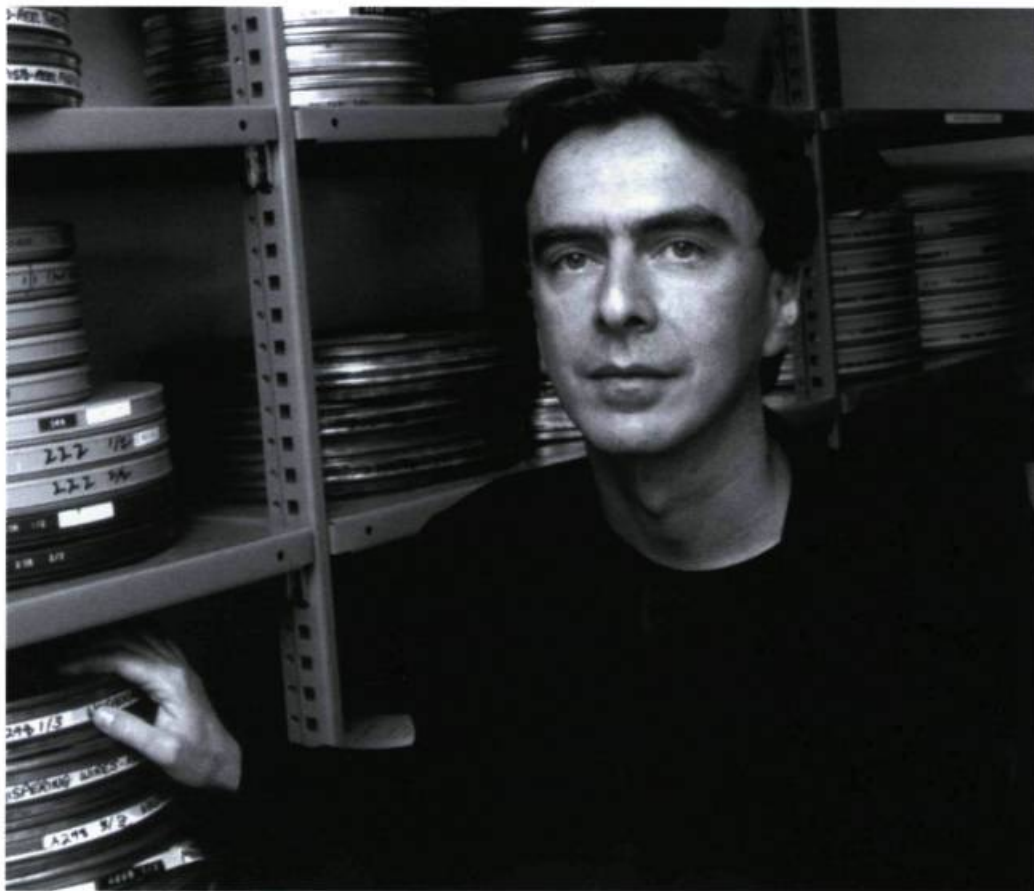
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mandolini, C. (1999). Paolo Cherchi Usai : L'oubli de Louise Brooks. *Séquences*,(203), 16–17.

PAOLO CHERCHI USAI



L'oubli de Louise Brooks

Alors qu'on assiste, depuis les années 80, à l'émergence d'un certain engouement du public et des institutions pour la conservation et la restauration des films, les conservateurs – qui voient leur travail un peu plus valorisé, enfin! – doivent, malgré tout, demeurer vigilants et continuer à combattre certaines convictions qui font la part trop belle aux nouvelles technologies. Paolo Cherchi Usai, conservateur à la prestigieuse George Eastman House de Rochester, venu à Montréal, en mai dernier, présenter un week-end Louise Brooks à la Cinémathèque québécoise, rappelle qu'à l'ère de la numérisation, l'idée de la permanence des images est encore – et peut-être plus que jamais – un mythe. Le grand danger qui plane sur la conservation de films est cette conviction (des gouvernements, notamment) que grâce à l'informatique, il n'y a désormais plus de travail à faire sur la bonne vieille copie nitrates et qu'on peut tout simplement la détruire.

(Propos recueillis par Carlo Mandolini)

Lorsqu'il lance cet avertissement, Paolo Cherchi Usai, se défend bien d'agir en réactionnaire ou de sombrer dans la nostalgie. D'ailleurs son métier, ce n'est pas d'entretenir la nostalgie. «La restauration, c'est essayer de comprendre les critères de jugement esthétique qui étaient courants à une certaine époque». Et Paolo Cherchi Usai n'est pas du tout l'homme du passé, bien au contraire. Tout en veillant avec amour aux bandes nitrates du cinéma des premiers temps, il est résolument tourné vers l'avenir. D'ailleurs, sa préoccupation, aujourd'hui, est de tenter de comprendre la façon dont les nouvelles technologies influencent (déjà) le travail de restauration.

«La mentalité qu'il faut combattre, est celle qui veut qu'un film – dans la mesure où l'on possède une copie en DVD – n'ait plus besoin d'être restauré. C'est pour cette raison que les institutions sont de plus en plus réticentes à entendre parler de transfert des films nitrates sur d'autres supports comme l'acétate ou le polyester. Il devient donc de plus en plus difficile de convaincre les gouvernements, les compagnies de production et l'opinion publique qu'il faut continuer à investir dans le travail de restauration des films».

Or Usai veut mettre les choses au clair. Ce ne sont pas les nouvelles technologies qu'il faut combattre, mais bien cette mentalité qui nous plonge dans un «Moyen Âge numérique».

«Contrairement à ce que l'on raconte, nous ne sommes pas encore à l'ère de la vidéo. Nous sommes encore dans un Moyen Âge numérique parce que nous véhiculons encore cette croyance grossière que l'image numérique peut être reproduite indéfiniment, sans perte de qualité. Le numérique peut, certes,

faire des miracles pour la reconstitution des images ou le stockage d'information. Mais il ne garantit aucune conservation à long terme ni même à moyen terme».

Le problème, pour Cherchi Usai, n'a rien à voir avec la qualité de l'image. S'il est vrai que l'image numérique est aujourd'hui encore imparfaite, dans quelques années elle aura atteint une qualité cinématographique. Ce n'est plus qu'une question de temps. «Le vrai problème, c'est que l'idéologie actuelle du numérique ne prévoit pas la conservation des données pour plus de 10 ou 15 ans. Je vous assure qu'à ce moment-là, la plupart de l'information numérisée ne sera plus accessible! Il y a deux ans, un concepteur de jeux vidéo virtuels a voulu présenter dans le cadre d'une exposition l'une de ses premières créations qui datait de 1992. Eh bien, il a dû renoncer parce que les problèmes de compatibilité entre le software de l'époque et le hardware d'aujourd'hui étaient devenus trop importants. Je continuerai donc de dire que nous sommes dans un Moyen Âge numérique tant et aussi longtemps que l'industrie maintiendra en place ce système qui est appelé à changer tous les trois ou quatre ans. Tant que les transformations seront aussi rapides, on n'a aucune chance de considérer le numérique comme l'objet d'une véritable révolution. Un collègue me disait que, d'ici quelques années, on pourra encore lire les lettres de Galilée, mais pas celles des inventeurs du WWW, parce que ces lettres auront été conservées dans des disquettes qu'on ne pourra plus lire».

Dans l'ère du numérique, le principe de conservation n'existe donc plus. On parlera plutôt de migration continue des données et d'une interminable série de copies. Mais

«l'objet tel quel ne survivra pas». Pour Cherchi Usai, le problème du support demeure donc entier. Le film se dégrade et le numérique n'a pas encore fait la preuve qu'il peut préserver des images. Il faut donc, à tout prix, continuer de travailler sur le support original, la copie nitrates, qui va finir par se dégrader complètement et espérer en un système numérique universel, dont le principe d'opération ne change pas, qui permettra de concevoir la conservation à (beaucoup) plus long terme.

Alors, dans l'état actuel des choses, les cinéphiles de l'an 2150 pourront-ils encore voir les films de Louise Brooks?

«Non. Pour le moment je dois dire que non... Et certainement pas dans une forme même vaguement semblable à celle d'aujourd'hui. Il y aura une dernière projection de *Loulou* et un dernier spectateur. L'image sera peut-être encore accessible, mais dans une forme totalement différente. On verra quelque chose qui ressemblera plutôt à une sorte de description orale de ce qu'était le film. Ce sera comme les statues grecques, qui étaient peintes en couleurs, alors qu'aujourd'hui on ne pense plus qu'au marbre blanc».

«Je suis en train de me demander s'il vaut la peine que je continue à faire de la restauration de films, car le fait de savoir que mes images pourront être vues dans 100 ans ne me rassure pas du tout. Je me demande si je peux faire quelque chose pour une postérité qui va au-delà du prochain siècle. Pour moi, le long terme, ce sont les prochains 5000-8000 ans! Je peux encore voir les pyramides d'Égypte. Est-ce que quelqu'un pourra voir les images que je conserve et restaure dans 8000 ans?» **S**

U X I O N

JUDITH DUBEAU

COMMUNICATIONS

190A, av. de l'Épée
Outremont, Québec H2V 3T2
tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009